

ENJEUX LES ECHOS : EN COUVERTURE •

L'identité sexuelle fait débat dans notre société. Alors qu'il apparaît que la dualité homme/femme est avant tout culturelle et donc évolutive, le monde de l'économie et de l'entreprise, marqué par la différence des sexes, s'interroge à son tour.

## Introduction

Enjeux Les Echos n° 204 du 01 Juillet 2004 • page 36

Ce fut une fin de printemps improbable. Avec, pour commencer, la chronique d'un mariage (très) annoncé : Stéphane, en redingote ivoire, et Bertrand, en costume gris à fines rayures, descendent un beau matin de juin, peu avant onze heures, d'une Rolls Royce Silver Shadow chocolat pour se dire « oui » devant monsieur le maire, un Noël Mamère au bord des larmes... Le même week-end, David Beckham, l'une des vedettes de l'euro 2004 mais aussi *fashion victim* amoureux du sarong, offre au très sérieux *Financial Times* le prétexte d'une réflexion sur l'évolution de la masculinité, tandis que, quelque part dans le sud de la France, Vincent McDoom, colocataire de la « Ferme Célébrités » tendance transgenre, prend la pose, sous l'œil attendri de millions de téléspectateurs de TF1.

Pendant ce temps, peu sensibles sans doute à cette agitation médiatique autour des nouvelles identités sexuelles, deux stars, le pédiatre Aldo Naouri (1) et le thérapeute américain John Gray, investissent colonnes des journaux et longueurs d'ondes. Le premier pour regretter le temps des hommes, des vrais et accuser les femmes (ou plutôt, les mères...) de les castrer en les reléguant au rôle subalterne de « seconde mère ». Le second, auteur comblé de *Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus*, pour marteler sa vérité : les hommes et les femmes sont différents. Une différence qui lui a déjà rapporté un beau paquet de dollars...

Au cours des dernières semaines, ces images ont impressionné les rétines. Et les esprits. Comme une sorte d'inventaire pas du tout raisonné. Une série de minuscules choses de la vie (presque) sans importance. Ce que les sociologues appelleraient probablement des signaux faibles. Souvent contradictoires, mais dont l'écho porte assez loin pour susciter débat et réflexion. Car, au-delà du tapage savamment orchestré autour des noces de Bègles, où le mélange des genres, dans tous les sens du terme, a tenu le haut du perron de la mairie, chacun nous suggère à sa manière que les repères qui balisaient depuis toujours notre vie en société ont tendance à s'estomper. Que ce soit au travail, dans la sphère publique ou dans la vie privée, nous sommes tous à la fois spectateurs et acteurs d'une accélération des mœurs qui fait émerger en Occident une humanité probablement plus nouvelle que tout ce que l'on aurait osé imaginer. « La question de la différence des sexes se pose à neuf », proclame, signe des temps, la revue *Cultures en mouvement* dont le cinquième congrès européen, Sciences de l'homme et société, se tient ces jours-ci sur le thème : Femmes/hommes : l'invention des possibles (2). Comment vont évoluer les relations entre les hommes et les femmes ? Comment travaillerons-nous et vivrons-nous ensemble demain ? Cette histoire de sexes et de genres nous a paru assez stimulante pour qu'*Enjeux-Les Echos* décide d'y consacrer son numéro spécial de l'été 2004.

Pour le sociologue Jean-Claude Kaufmann, qui vient de publier *L'Invention de soi, une théorie de l'identité*, c'est l'histoire d'une émancipation. Celle-ci commence avec les Lumières et la Révolution française, quand le principe fondamental de l'égalité entre les individus est posé. Dès lors, hommes et femmes n'auront de cesse de devenir les sujets de leur existence en refusant de se laisser enfermer dans un rôle, aussi gratifiant soit-il. Comme si le peuple français avait fait la Révolution pour affirmer l'autonomie de l'individu en l'arrachant au déterminisme de la naissance, de la classe, de la race et pourquoi pas... du sexe. Pour le sociologue, hommes et femmes vont devenir de plus en plus libres et égaux dans ce processus, même si l'aspiration à choisir leur destin sera plus forte encore pour des femmes malmenées par des millénaires de domination masculine.

Portées par leur aspiration à l'égalité (3), elles seront longtemps à la pointe du combat. Aiguillon du changement, comme le furent en leur temps la classe ouvrière ou, dans un autre ordre d'idée, la décolonisation. Dès le début du XXe siècle avec la lutte pour les droits civiques, puis à partir des années 60 sur le front des droits sociaux et privés. Entre-temps, Simone de Beauvoir et sa fameuse formule « On ne naît pas femme, on le devient » allait, comme le souligne François Ewald (voir p. 112) « ouvrir à l'infini l'abîme des identités ». Il ne se refermerait plus. En cela, la pensée de l'auteur du *Deuxième Sexe* est fondatrice. Non seulement bien sûr pour l'émancipation des femmes, mais

aussi pour celle de tous les hommes qui ne se retrouvent pas dans la « domination masculine ». « Les hommes eux aussi sont victimes de la dictature du genre. Ils doivent se battre à leur tour pour construire de nouveaux modèles, de nouveaux repères, que ce soit sur le plan familial, professionnel et social », analyse Georges-Claude Guilbert, professeur de littérature et de civilisation américaines à l'université de Rouen et auteur de *La Dictature du genre* (4). Car les hommes aussi changent, pour reprendre le titre du dernier ouvrage de Daniel Welzer-Lang (voir l'Entretien p. 108), stimulés à la fois par leurs compagnes et par leurs propres aspirations. Plus de trente ans après la révolution féministe, ils sont en train de vivre un changement profond, dans tous les aspects de la vie. L'historien André Rauch, professeur à l'université Marc-Bloch de Strasbourg (5), n'hésite pas à parler de « crépuscule du masculin » pour évoquer la fin programmée du machisme (au moins dans nos sociétés « postmodernes ») et surtout initier une réflexion sur la manière dont les hommes cherchent désormais à se situer par rapport à l'évolution de la société. Une aventure au long cours car, dit-il, « lorsqu'on a été privilégié, il y a toujours de la nostalgie. On ne peut pas empêcher un homme de se dire : "Ah, si j'étais né plus tôt, comme cela aurait été plus tranquille" »... Or, si hommes et femmes viennent bien de la même planète (n'en déplaise à John Gray), leur histoire est fort différente. Les clichés, les réflexes, les représentations, les habitudes ont la vie dure. Et bien des hommes ont le sentiment qu'ils ont surtout beaucoup à perdre dans l'aventure. Notamment dans deux domaines où ils ont régné en maître depuis la nuit des temps : le pouvoir et l'argent. Autrement dit, dans le monde de la politique, de l'économie et des affaires. Où, soit dit en passant, on entend encore bien des affirmations saugrenues : les femmes coûteraient cher à la collectivité ou prendraient le travail des hommes... (voir p. 92).

### « SÉGRÉGATION » À L'ENA ET POLYTECHNIQUE

Curieux de nature, le chercheur Louis Chauvel, expert ès générations, a cherché à savoir jusqu'où hommes et femmes s'étaient rapprochés de l'égalité dans trois domaines qui, de ce point de vue, restent le nerf de la guerre : l'éducation, la carrière et la rémunération (6). Ses conclusions ne devraient pas pousser nos pauvres hommes au désespoir. En tout cas pas avant... une bonne trentaine d'années !

L'éducation tout d'abord. Si en ce qui concerne le niveau scolaire moyen, les femmes ont conquis l'égalité à partir des cohortes (7) nées en 1950 (voir p. 68), il n'en va pas du tout de même pour l'élite, nous dit le chercheur, séries de chiffres à l'appui. Et en particulier pour l'ENA et Polytechnique, deux des plus prestigieuses grandes écoles françaises et voie royale vers le pouvoir économique et politique, où Louis Chauvel constate « une ségrégation de genre intense et relativement stable dans le temps ». Or ces inégalités dessinent déjà le profil de la haute fonction publique, de la direction des grandes entreprises et des leaders de la vie politique à l'horizon 2035 ! Bref, si les entreprises se sont féminisées, le pouvoir, lui, reste masculin (voir p. 96). Conclusion en forme d'avertissement de l'auteur : « Si la vitesse du processus de rattrapage ne se modifie pas, il ne faut pas attendre la parité au concours externe de l'ENA avant 2060 et à Polytechnique avant 2100 ». Et donc au moins vingt ans plus tard pour les postes à responsabilités. Sur la double question de la carrière et de la rémunération, les travaux publiés par l'OFCE ne sont pas plus réjouissants : dans le monde du travail, le diplôme des femmes reste moins valorisé que celui des hommes. Et les femmes doivent élever considérablement leur niveau de diplôme par rapport aux hommes pour espérer une position sociale semblable. En outre, les diplômes des femmes rapportent moins que ceux des hommes et même de moins en moins avec le temps...

Alain Touraine, qui anime à l'EHESS un séminaire sur Les femmes et la recomposition du monde, se veut toutefois rassurant : « Les hommes gardent le pouvoir et l'argent, mais les femmes ont déjà gagné la bataille du sens. Et les hommes n'y sont pas hostiles. Leur identité est devenue floue. Ils ont du vague à l'âme. Mais ils basculent vers des modèles féminins. » Son pari : faire du dépassement de l'opposition homme/femme la nouvelle frontière (et le nouveau ressort) du monde.

Un pari audacieux. Car les tentations de revenir aux bonnes vieilles différences d'antan entre les sexes sont fortes. En tout cas, ici et maintenant. Des deux côtés. Les hommes, on l'a déjà dit, n'avaient pas l'habitude d'être ainsi, selon les mots d'Elisabeth Badinter, « secoués dans tous les sens ». Pour eux, même le rééquilibrage de leur vie autour du noyau familial tant vanté par les magazines de société (le « nouvel homme », etc.) n'est pas forcément exaltant tous les jours. Qui adore faire la vaisselle ou descendre les poubelles ? D'autant que, quoi qu'elles en disent, les femmes ont du mal à lâcher du lest à la maison et plus encore sur tout ce qui touche aux enfants. On parle beaucoup d'un redéploiement masculin autour de la parentalité : « Le lien à l'enfant fait partie de la consolidation de l'identité masculine. C'est une des voies du rééquilibrage », estime Christine Castelain-Meunier, sociologue au CNRS et au Centre d'analyse et d'intervention sociologiques. Et pas seulement dans le monde occidental. « Les modèles circulent à l'échelle planétaire, ajoute-t-elle. J'ai entendu au Yémen ou en Syrie des hommes dire qu'ils feraient mieux de rentrer à la maison s'occuper de leurs enfants plutôt que de rester au café à mâcher du kat ! » Ici comme là-bas toutefois, imaginer que les fonctions d'autorité et de tendresse puissent se répartir différemment entre hommes et femmes reste encore une idée neuve. D'où, d'ailleurs, la bataille très symbolique autour de la garde alternée (voir p. 117).

## JONGLER ENTRE PLUSIEURS « SOI »

D'une manière générale, les hommes - mais aussi les femmes - souffrent de ne plus pouvoir s'en remettre tout à fait à l'ordre des choses imaginé par les tenants du biologisme. L'émancipation, surtout masculine, passe forcément par la déconstruction de l'image, voire par sa dévalorisation. Une sorte de violence que l'on se fait à soi-même. Quand il serait tellement plus simple de s'abandonner à l'inévitable. D'où parfois, la nostalgie d'un monde où tout était simple et clair. « Avant, tout était facile, commente Pascal Duret, de l'université de La Réunion. Les garçons s'identifiaient à John Wayne, les filles à Marilyn Monroe. Désormais, la pluralité des modèles est vécue comme inconfortable, voire angoissante. Non seulement il faut coller à son milieu de vie, mais il faut garder à portée de main plusieurs "soi" possibles pour pouvoir éventuellement opérer un recyclage identitaire d'un modèle à l'autre. » Épuisant. La difficulté de se situer peut tourner au malaise voire à la violence en cas de souffrance sociale. « Nous ne sommes pas tous logés à la même enseigne, ajoute André Rauch. Je ne peux pas avoir le même vécu, la même approche que le chômeur de l'étage au-dessus ou que l'habitant de la cité d'à côté, en situation précaire. Plus on est chahuté par la vie, plus on souffre, plus on est tenté par la crispation identitaire, tenté de se raccrocher au passé voire de se réfugier dans des comportements violents. » Voilà sans doute pourquoi les quartiers les plus déshérités, où se mêlent souffrance sociale et retour à des modes de vie tribaux, se sentent peu concernés, c'est un euphémisme, par la marche vers l'égalité des sexes. Au point que l'on y constate plutôt une recrudescence de la violence faite aux femmes. Le domaine des violences de tous ordres reste d'ailleurs un chantier en France où « chaque année, 48 000 femmes sont violées et où il y a encore des violences conjugales, des atteintes à l'intégrité physique contre les femmes », précise Janine Mossuz-Lavau, directrice de recherche au CNRS. Le signe parmi d'autres d'un monde où l'idée égalitaire n'a souvent même pas le droit de cité. « Il ne faut pas oublier que notre société postmoderne représente à peine le quart de l'humanité, souligne André Rauch. Le réveil de la planète sur la base des religions, y compris les plus obscurantistes, me paraît plus important pour nous que le mariage de Bègles. Car cet obscurantisme est menaçant pour les femmes. C'est bien elles qui risquent de le subir. »

## AVANCER ENSEMBLE, C'EST POSSIBLE

Pour Elisabeth Badinter, même les femmes françaises ne sont pas, toutes proportions gardées, à l'abri de la tentation régressive. Depuis plus de dix ans, la philosophe proteste contre la politique menée par les différents gouvernements pour pousser les femmes - souvent les plus fragiles et les moins qualifiées - à rentrer à la maison, notamment via l'allocation parentale d'éducation (APE). « Mais je vois aussi des jeunes femmes, la trentaine, bac + 5 ou 6, déjà un pied dans un boulot où elles se trouvent plutôt bien qui se disent "je fais des enfants et je m'arrête de travailler" »... Elisabeth Badinter y décèle les effets conjugués de la crise économique et du retour en force du mythe de l'instinct maternel, la revanche du naturalisme sur le culturalisme et la patte de ses vieux adversaires de toujours, les Dolto, Antier et autres Naouri (8) : « On veut refaire du maternalisme le centre de la vie des femmes. » Pour toutes celles-là, favorisées et moins favorisées, la philosophe redoute que le prix à payer soit, in fine, élevé ; d'autant plus, précise-t-elle, qu'il n'y a pas de raison pour que le taux de divorce s'écroule : comment survivre et faire vivre ses enfants avec le demi-smic de l'APE ?

L'histoire de l'émancipation, des hommes comme des femmes, reste donc à écrire. Pour longtemps encore. Y compris dans nos sociétés de riches. Elle se nourrira sans doute d'une évolution de la notion d'identité (les Américains parlent de « flexibilité ») : par rapport à l'idéal de liberté qui a marqué notre histoire depuis les humanistes de la Renaissance, l'idée que celle-ci est totalitaire, pour reprendre une formule utilisée récemment par Alain-Gérard Slama, car « elle enferme le sujet dans une appartenance, une religion, une différence qui prétendrait le définir tout entier et dont il devrait à tout instant répondre » (9) peut fort bien être étendue à l'identité sexuelle. Mais pour autant ceci ne veut pas dire que la société ne doit pas débattre des limites de la liberté et s'imposer des normes. Quant aux hommes et aux femmes qui la composent, personne au fond ne rêve de voir se rallumer la guerre des sexes ni s'organiser, à l'horizon du siècle au moins, la confusion des genres (voir p. 102). En attendant, pourquoi ne pas miser sur un scénario enfin apaisé ? « Le XXe siècle sera celui de la différenciation sexuée réconciliée, parie Pascal Duret. On voit déjà hommes et femmes chercher à tisser entre eux un lien qui ne soit pas qu'une chaîne, un "nous" qui ne soit pas que des "je". Pour moi, l'avenir ressemble à une co-assistance tournée sur l'épanouissement de chacun. Parce que chacun a besoin de l'autre pour devenir lui-même. » « J'ai trouvé remarquable que, même dans un contexte difficile, le mouvement Ni putes ni soumises ait refusé d'adhérer au modèle féministe différencialiste pour affirmer au contraire que filles et garçons avanceraient ensemble », conclut Elisabeth Badinter. Cette fin de printemps 2004 fut improbable, mais finalement remplie d'espoir.

(1) *Les Pères et les Mères*, Odile Jacob, 2004.

(2) Cannes, palais des Festivals, du 7 au 10 juillet 2004.

(3) « Les femmes : 5 000 ans pour l'égalité », numéro spécial de *L'Histoire*, juillet-août 2000.

(4) Aux éditions Autrement ; il vient également de publier *Le Mythe Madonna* (Nouveaux mondes).

(5) Il a publié *Crise de l'identité masculine (1789-1914)* en 2000 chez Hachette Littératures et publiera la suite, *L'Identité masculine à l'ombre des femmes (de la Grande Guerre à aujourd'hui)* en octobre 2004.

(6) « Vers l'égalité de genre : les tendances générationnelles sont-elles irréversibles ? » in « Travail des femmes et inégalités », *Revue de l'OFCE*, n° 90, juillet 2004.

(7) On parle de cohorte de naissances pour caractériser la population née à une date donnée. La tradition anglo-saxonne des sciences sociales réserve le mot génération pour les groupes sociaux concrets.

(8) Voir sur ce sujet la *Lettre de l'OFCE*, n°245, 12 janvier 2004.

(9) *Le Figaro*, 14 juin 2004.

A la naissance, on compte en moyenne en France 105 garçons pour 100 filles.

Dans la population totale française (61,7 millions), on dénombrait, au 1er janvier 2004, 31,7 millions de femmes (51,4%) pour 30 millions d'hommes (48,6%).

L'espérance de vie des filles à la naissance (82,9 ans en 2003) est plus élevée que celle des garçons (75,9 ans), mais l'écart a tendance à se réduire.

(Sources : Insee, état civil et enquête villes).

**Marie-Paule Virard**